



## Un univers sous tension

### Les nations amérindiennes du Nord-Est de l'Amérique du Nord au XVI<sup>e</sup> siècle

### A World under Pressure

### Amerindian Nations in North Eastern North America in the Sixteenth Century

Marcel Moussette

Numéro 59, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045757ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045757ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moussette, M. (2005). Un univers sous tension : les nations amérindiennes du Nord-Est de l'Amérique du Nord au XVI<sup>e</sup> siècle. *Les Cahiers des dix*, (59), 149–177. <https://doi.org/10.7202/045757ar>

Résumé de l'article

Grâce aux recherches en archives et sur des sites archéologiques du XVI<sup>e</sup> siècle, la présence européenne ancienne dans le Nord-Est de l'Amérique du Nord est maintenant mieux documentée. Il devient donc possible d'établir des liens entre les assemblages d'objets européens de cette période mis au jour sur les sites amérindiens de l'intérieur du continent et de peut-être mieux comprendre comment l'arrivée de ces nouveaux venus et leur rencontre avec les Autochtones auraient pu affecter les populations en place. Venant s'ajouter aux récits de voyage et autres documents d'archives, ces vestiges matériels, malgré les limites qu'ils présentent, nous donnent un point de vue généré par les Amérindiens eux-mêmes qui peut être mis en rapport avec les textes européens. Ainsi, cet essai tente de mesurer l'intensité et l'ampleur de ces premiers contacts et de déterminer les principaux événements qui les ont entourés.

# Un univers sous tension : les nations amérindiennes du Nord-Est de l'Amérique du Nord au XVI<sup>e</sup> siècle

PAR MARCEL MOUSSETTE\*

Dans la conclusion de son livre publié en 1961, *Cabot to Cartier: Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550*, Bernard G. Hoffman se posait avec justesse l'ensemble de questions suivantes auxquelles il n'avait pu apporter réponses :

Une vaste et importante catégorie de sources traite de la pêche à Terre-Neuve et de ces aspects associés que sont la traite des fourrures et les contacts entre les Amérindiens et les Européens. Ces documents laissent cependant beaucoup à désirer. On n'a pas une idée claire de la composition de la flotte à différents moments ; de l'origine et des particularités nationales des marins impliqués ; des divers équipements et pratiques de pêche, des ports, des havres, et des lieux de pêche ; de la nature du matériel de traite et des items qui faisaient l'objet d'échange avec les Autochtones ; des positions religieuses et philosophiques des pêcheurs et de leurs attitudes envers les Autochtones. La découverte de nouvelles sources pourra possiblement

---

\* Je tiens à remercier Gilles Gallichan qui a révisé le texte de cet article, Denys Delâge qui a bien voulu en discuter, Clara Marceau qui en a fait la saisie, ainsi que Greg Waselkov et Marc Lavoie qui m'ont fourni des articles et rapports difficiles à trouver en bibliothèque.

apporter des réponses à certains de ces problèmes, mais la plupart d'entre eux devraient être résolus par de laborieuses recherches dans les fonds d'archives existants. Jusqu'à ce que cela soit fait, la flotte de pêche doit rester un des facteurs peu connus des contacts culturels dans le Nord-Est<sup>1</sup>.

Ces interrogations ont certainement été prises au sérieux, puisque dans les années 1970 et au début des années 1980, les historiens ont réussi à déterminer l'importance de la flotte européenne, et surtout la présence marquante des pêcheurs de morue et chasseurs de baleine basques dans le golfe Saint-Laurent et à Terre-Neuve au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous pensons ici aux recherches de Selma H. Barkham menées dans les archives de Pays basque espagnol, à celles de Laurier Turgeon à Bordeaux et à celles de René Bélanger au Pays basque<sup>2</sup>.

### Pêcheurs de morues, chasseurs de baleines et Amérindiens

Les recherches entreprises par ces historiens sont significatives en ce qu'elles vont au-delà de la cartographie ancienne et des récits des explorateurs et des marchands des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles qui sont venus reconnaître les côtes du Nord-Est et les affluents des rivières qui se jetaient dans l'Atlantique. L'étude toponymique de René Bélanger démontre bien la présence des pêcheurs basques sur les côtes sud et ouest de Terre-Neuve, le pourtour du golfe Saint-Laurent, le détroit de Belle-Isle et la Côte-Nord ainsi que l'estuaire du Saint-Laurent. Quand à l'étude de Turgeon, elle présente plusieurs points intéressants. D'abord, l'importance de la flotte de pêche dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle :

Le seul dénombrement global de la flotte de pêche européenne dont on dispose est celui du navigateur anglais Anthony Parkhurst. Pris lors d'un voyage de reconnaissance pour la marine anglaise en 1578, le recensement de Parkhurst établit le nombre de navires européens à « Terreneufve » entre 350 et 380, dont 150 morutiers Français, 100 espagnols, 50 portugais, 30 à 50 anglais et 20 à 30 baleiniers basques. Certains auteurs jugent ces chiffres excessifs. Nous pensons, au contraire, qu'ils sont inférieurs à la réalité et peu représentatifs de l'armement français. Les minutes

- 
1. BERNARD G. HOFFMAN, *Cabot to Cartier: Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550*, Toronto, University of Toronto Press, 1961, p. 213. La traduction française de la citation est de Marcel Moussette.
  2. SELMA H. BARKHAM, « Documentary Evidence for 16<sup>th</sup> Century Whaling Ships in the Strait of Belle Isle », dans : M. Story, dir., *Early European Settlement and Exploitation in Atlantic Canada*, Saint-Jean (T.-N.), St. John's, Memorial University of Newfoundland, 1982, p. 42-63 ; LAURIER TURGEON, « Pour redécouvrir notre 16<sup>e</sup> siècle : les pêches à Terre-Neuve d'après les archives notariales de Terre-Neuve », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39, 4, printemps 1986, p. 523-549 ; RENÉ BÉLANGER, *Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1971, 162 p.

notariales de Bordeaux, de La Rochelle et de Rouen fournissent déjà pour certaines années de la décennie de 1550, des données supérieures à celles indiquées par Parkhurst<sup>3</sup>.

Turgeon précise aussi, comme l'avait fait Innis avant lui, que la pêche sédentaire à la morue se serait développée avant la pêche errante en France<sup>4</sup>. Cet aspect prendra une importance considérable quand nous parlerons plus loin des contacts entre Français et Amérindiens. Enfin, sa recherche serrée en archives permet à Turgeon de démontrer que les pêcheurs s'adonnent déjà à la traite des fourrures avec les Amérindiens dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et que « dans le dernier quart du [XVI<sup>e</sup>] siècle ce commerce prend des proportions importantes à Bordeaux », tout en demeurant dépendant de la pêche<sup>5</sup>. Quant à Barkham, le grand mérite de sa recherche réside dans le fait que, après avoir démontré la concentration des baleiniers basques dans la deuxième demie du XVI<sup>e</sup> siècle dans la Grande Baie (le détroit de Belle-Isle), elle ne s'est pas arrêtée à sa recherche en archives et a porté son action sur le terrain même pour vérifier s'il ne s'y trouvait pas des traces matérielles de ces anciennes activités.

En effet, c'est en 1977 que l'historienne Selma Barkham organisa une première reconnaissance archéologique dans le détroit de Belle-Isle. Elle y était accompagnée de deux archéologues d'expérience, Walter Kenyon et James Tuck. Le rivage du village de Red Bay, dans la baie du même nom, était en partie recouvert de milliers de fragments de tuiles de toits en terre cuite commune rouge, comme on en voit sur les maisons des régions au climat plus clément du sud de l'Europe. On trouva aussi de ces tuiles sur l'île Saddle, située dans la baie. À cet endroit, on pouvait en plus reconnaître les vestiges de murs de pierre recouverts d'une substance noire solidifiée qui à l'analyse s'avéra être de la graisse animale brûlée. Tel qu'il s'annonçait le potentiel archéologique de ce site, combiné aux données historiques déjà accumulées par Barkham, présentait un si grand intérêt que, dès l'année suivante en 1978, on mit sur pied un vaste projet de fouilles

3. LAURIER TURGEON, *op. cit.*, p. 529-530.

4. *Idem*, p. 533-534; H.A. INNIS, *The Cod Fisheries: The History of an International Economy*, Toronto, University of Toronto Press, 1978, p. 25.

5. LAURIER TURGEON, *op. cit.*, p. 537; voir aussi sur ce même sujet l'étude récente de PETER POPE, *Fish into Wine: The Newfoundland Plantation in the Seventeenth Century*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2004, p. 13-19; aussi, les recherches menées par BERNARD ALLAIRE (« Le commerce européen de la fourrure avant Champlain », dans R. LITALIEN ET D. VAUGEUIS, dir. *Champlain: la naissance de l'Amérique française*, Québec, Septentrion, 2004, p. 50-51), lui ont permis de préciser que ce n'est que durant la deuxième demie du XVI<sup>e</sup> siècle que les fourrures nord-américaines se retrouvent sur le marché européen et que c'est la paix de Cateau-Cambrésis entre la France et l'Espagne, en 1559, qui a permis des expéditions régulières françaises vers l'Amérique pour y acquérir des fourrures.

terrestres et subaquatiques qui devait durer une décennie. Les découvertes qu'on y a faites se révélèrent d'un grand intérêt pour reconstituer les activités des marins basques reliées à la chasse de la baleine<sup>6</sup> : une habitation commune à laquelle était associé un riche assemblage d'artéfacts ; un atelier de tonnelier ; des fours de divers types pour fondre la graisse de baleine afin d'en tirer l'huile ; un cimetière contenant les restes de 125 individus ; quelques évidences de contact avec les Autochtones, en particulier une poterie décorée dans le style des Iroquoiens du Saint-Laurent abandonnée dans une structure avant que son toit ne s'effondre ; les restes de quatre gallions, dont un a fait l'objet d'une fouille systématique qui a permis de déterminer sa technique de construction et d'en étudier le grément ainsi que la cargaison, en particulier une collection de 10 000 fragments de tonneaux qui ont fourni des données de première main sur la tonnellerie de cette époque<sup>7</sup>.

La fouille du site de Red Bay constitue une contribution effective à notre connaissance du XVI<sup>e</sup> siècle à plusieurs points de vue. D'abord, à travers les traces et vestiges matériels, on peut y voir à l'œuvre des Européens travailler à l'implantation et au fonctionnement d'un véritable établissement proto-industriel dans un environnement qui leur était nouveau tant au plan naturel que culturel. On peut aussi y constater de façon concrète l'ampleur des moyens mis en œuvre par le capitalisme marchand dans son expansion au XVI<sup>e</sup> siècle. À travers la chaîne opératoire principale de cette entreprise, qui a comme objectif principal la production d'huile de baleine, et des chaînes opératoires secondaires comme celles caractérisant la construction des navires et la fabrication des tonneaux destinés au transport de cette huile, on perçoit la définition d'un espace atlantique qui s'étire, à partir des côtes de France jusqu'en Amérique. Enfin, au simple plan méthodologique, il est certain que les trouvailles de Red Bay ont agi comme un puissant catalyseur pour les fouilles subséquentes sur les sites de Middle Bay, de l'île Nue de Mingan, de Bon-Désir et de l'île aux Basques.

- 
6. JAMES A. TUCK ET ROBERT GRENIER, *Red Bay, Labrador: World Whaling Capital, A.D. 1550-1600*, Saint-Jean (T.-N.), Atlantic Archaeology, 1989 ; JAMES A. TUCK ET ROBERT GRENIER, « A 16<sup>th</sup> Century Basque Whaling Station in Labrador », *Scientific American*, 245, 5, p. 180-188 ; JAMES A. TUCK, « 1984 Excavations at Red Bay, Labrador », dans J.S. Sproul Thomson et C. Thomson, éd., *Archaeology in Newfoundland and Labrador, 1984*, Saint-Jean (T.-N.), Newfoundland Museum, 1985, p. 224-247 ; JAMES A. TUCK, « Unearthing Red Bay's Whaling History », *National Geographic*, 168, 1, 1985, p. 50-57 ; ROBERT GRENIER, « Excavating a 400-year-old Basque Galleon », *National Geographic*, 168, 1, 1985, p. 58-68.
  7. CLAUDE CHAPDELAIN ET GREGORY G. KENNEDY, « The Origin of the Iroquoian Rim Sherd from Red Bay », *Man in the Northeast*, n° 40, (1990), p. 41-43 ; BRAD LOEWEN, *Les barriques de Red Bay et l'espace atlantique septentrional, vers 1565*, thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 1999, 296 p.

Avec cette présence européenne ancienne bien documentée au plan archéologique, il devient donc possible d'établir un lien avec ces objets européens mis au jour sur les sites amérindiens de l'intérieur du continent et de peut-être mieux comprendre comment l'arrivée de ces nouveaux venus et leur rencontre avec les Autochtones auraient pu affecter les populations en place. Venant s'ajouter aux récits de voyage et autres documents d'archives, ces vestiges matériels devraient, malgré les limites qu'ils présentent, nous donner un point de vue généré par les Amérindiens eux-mêmes qui pourrait être mis en rapport avec les textes européens.

## Les Français sur les côtes du Nord-Est de l'Amérique

Au XVI<sup>e</sup> siècle, malgré une montée de la pêche anglaise à Terre-Neuve vers la fin du siècle, la pêche française demeure dominante. De plus, cette pêche à la morue pratiquée par les Bretons, les Normands et les Basques est d'abord une pêche sédentaire<sup>8</sup>. C'est-à-dire que, les conditions climatiques de Terre-Neuve et du golfe Saint-Laurent s'y prêtant bien, on s'installait sur les grèves durant la belle saison pour y saler et sécher la morue qui se trouvait en abondance non loin des côtes<sup>9</sup>. Ces séjours prolongés des pêcheurs sur la terre ferme devaient constituer des occasions idéales de rencontre et d'échanges avec les Autochtones.

En ce qui concerne les côtes au sud de la Nouvelle-Écosse, dans cette grande région désignée sous le toponyme de Florida et parfois de Norembègue, on est moins certain de ce qui s'est passé. On sait par ailleurs que des pêcheurs normands s'y sont rendus pour pêcher la morue et y faire la traite des fourrures dans la deuxième demie du XVI<sup>e</sup> siècle. Comme la morue ne se trouve pas dans les eaux au-delà du Cap Cod, Turgeon en conclut avec justesse que les pêcheurs normands auraient plutôt fréquenté les rivages du sud de l'Acadie, telle qu'elle commence à se définir au XVII<sup>e</sup> siècle, et de la Norembègue. Archéologiquement, cette présence est corroborée par les trouvailles de matériel de traite européen sur un ensemble de sites algonquiens du XVI<sup>e</sup> siècle qui s'échelonnent de la baie de Passaquamody au Nouveau-Brunswick jusqu'au Rhode Island<sup>10</sup>.

8. Peter E. Pope, *Fish into Wine: The Newfoundland Plantation in the Seventeenth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004, p. 15-19.

9. *Idem*, p. 14.

10. LAURIER TURGEON, « French Fishers, Fur Traders, and Amerindians During the Sixteenth Century: History and Archaeology », *William and Mary Quarterly*, 54, 4, 1998, p. 585-610 ; LAURIER TURGEON, « Les Français en Nouvelle-Angleterre avant Champlain », dans : R. Litalien et D. Vaugeois, dir., *Champlain: La naissance de l'Amérique française*, Québec, Septentrion, 2004, p. 98-112. Bien certainement, nous excluons de cette liste les colonies françaises de la Floride et du Brésil qui existent aussi à cette époque, mais qui sont en dehors des limites de cet essai.



Carte du Nord-Est de l'Amérique du Nord localisant les principaux toponymes mentionnés dans cet article ainsi que les populations autochtones. Les flèches pleines indiquent des itinéraires possibles suivis par les Basques, Bretons, et Normands tandis que celles en pointillés tracent quelques-unes des routes commerciales empruntées par les Amérindiens au XVI<sup>e</sup> siècle. (Infographie : Andrée Héroux)

Donc, déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, la présence française se fait sentir sur des milliers de kilomètres de côte à partir du nord du Cap Cod jusqu'au Labrador, dans le golfe du Saint-Laurent et, si on y ajoute la présence bien documentée des Basques à l'embouchure du Saguenay<sup>11</sup>, les expéditions de découvertes de Cartier et celles des marchands malouins à partir de 1581<sup>12</sup>, aussi loin que les rapides de Lachine, près de Montréal, et peut-être au-delà, en remontant le fleuve Saint-Laurent. C'est donc dire que cette expansion de l'espace atlantique français, à laquelle ont participé les Basques, les Bretons et les Normands, a touché de nombreuses populations autochtones : les Béothuks de Terre-Neuve et du détroit de Belle-Isle ; les Micmacs de la Gaspésie et de l'Acadie ; les Malécites de l'Acadie ; les Iroquoiens laurentiens du Canada ; et les Armouchiquois et autres nations de la Norembègue. Ceci vaut pour les nations avec lesquelles ces Européens sont venus en contact direct. Mais, dans plusieurs cas, ces nations dans une position pour obtenir directement des pêcheurs ou commerçants français des marchandises contre des fourrures ont servi d'intermédiaires pour acheminer, échanger, commercer, ces nouveautés avec d'autres nations vivant plus à l'intérieur des terres. Certaines de ces voies de pénétration des marchandises européennes à l'intérieur du continent ont pu être reconstituées. Elles nous permettent de reconnaître quelques-uns des changements et des événements qui ont alors marqué ces populations. C'est cette histoire complexe que nous tenterons de raconter à partir des trouvailles effectuées par les archéologues sur des sites d'occupations amérindiennes du XVI<sup>e</sup> siècle dans le Nord-Est de l'Amérique du Nord.

## Les axes de pénétration de la Norembègue et de l'Acadie

Vaguement situé sur les cartes anciennes entre l'Acadie au nord et la Floride au sud, le toponyme Norembègue a servi à désigner à la fois un territoire qui serait à peu près l'équivalent de la Nouvelle-Angleterre actuelle et un endroit précis, l'estuaire du fleuve Penobscot avec ses îles<sup>13</sup>. Cette côte était habitée par

- 
11. ANDRÉ THEVET, *André Thevet's North America : A Sixteenth Century View*, ROGER SCHLESINGER ET ARTHUR P. STABLER, éd. et trad., Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986, p. 250-251.
  12. MARCEL TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France : Les vaines tentatives, 1524-1603*, Montréal, Fides, 1963, 307p.
  13. MARCEL TRUDEL, *op. cit.*, p. 61 ; Richard D'Abate, « On the Meaning of a Name : « Norumbega » and the Representation of North America », dans EMERSON W. BAKER, E.A. CHURCHILL, R. D'ABATE, K.L. JONES, V.A. KONRAD ET H.L. PRINS, éd., *American Beginnings : Exploration, Culture and Cartography in the Land of Norumbega*, Lincoln, University Press of Nebraska, 1994, p. 61-88 ; SAMUEL E. MORISON, *The European Discovery of North America : The Northern Voyages, A.D. 500-1600*, New York, Oxford University Press, 1971, p. 488-491.

des nations de langue algique à l'embouchure et dans les estuaires des rivières qui se jettent dans l'Atlantique. On pense qu'au XVI<sup>e</sup> siècle le matériel européen parvenait dans cette région par deux sources différentes, soit les Normands ou les Basques. Comme nous l'avons vu, les pêcheurs normands furent probablement parmi les premiers européens à faire la traite des fourrures sur cette côte<sup>14</sup>. Le matériel de traite qu'ils emportaient avec eux était principalement composé de menus objets, souvent des parures ou des objets liés à la couture : clochettes, bracelets, bagues, pendants d'oreilles, épingles, aiguilles, ciseaux, couteaux, miroirs, manilles, haches et chaudrons. De ces objets, les manilles, les clochettes et les pendants d'oreille auraient probablement été en cuivre ou en laiton. Quant aux chaudrons de cuivre, ils font l'objet d'un nombre plus restreint de mentions dans les documents se rapportant à la traite normande que ceux en lien avec la traite basque<sup>15</sup>.

L'autre source de matériel européen, celle constituée par les pêcheurs de morue et les chasseurs de baleine basques est mieux connue et fait état d'un matériel abondant apporté dans le golfe Saint-Laurent, à Terre-Neuve et au Labrador ainsi qu'en Acadie. De ces différentes catégories d'objets, ceux en métal et en verre ont survécu et on les retrouve en bonne quantité sur des sites micmacs du XVI<sup>e</sup> siècle, en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick<sup>16</sup>.

Pour la période protohistorique, Whitehead a noté la présence de non moins que neuf de ces sites, tous des « sépultures à chaudrons de cuivre », dont seulement deux, les sites de Northport et Pictou situés sur la rive sud du détroit de Northumberland, ont fait l'objet de fouilles systématiques. Le mobilier funéraire d'origine européenne recouvert sur ces deux sites vaut la peine d'être énuméré puisqu'il constitue une bonne partie de l'inventaire des objets qui continueront à être échangées pendant des décennies : bien entendu, des chaudrons de cuivre

14. LAURIER TURGEON, « French Fishers... », p. 596-597 ; L. TURGEON, « Les Français... », p. 98-112.

15. LAURIER TURGEON, « Basque-Amerindian Trade in the Saint Lawrence During the Sixteenth Century : New Documents, New Perspectives », *Man in the Northeast*, n° 40, p. 84 ; WILLIAM R. FITZGERALD, LAURIER TURGEON, RUTH H. WHITEHEAD, « Late Sixteenth Century Basque Banded Copper Kettle », *Historical Archaeology*, 27, 1, p. 48.

16. RUTH HOLMES WHITEHEAD, *Nova Scotia : The Protohistoric Period, 1500-1630*, Halifax, Nova Scotia Museum, Curatorial Report, 75, (1993), p. 23-70 ; WILLIAM R. FITZGERALD, LAURIER TURGEON ET RUTH H. WHITEHEAD, *op. cit.*, p. 48. À propos d'un de ces sites, celui de Pictou discuté ci-bas, J. Russell Harper (« Two Seventeenth Century Micmac Copper Kettle Burials », *Anthropologica*, 4, 1957, p. 11-36) est plutôt d'avis que ce site daterait du XVII<sup>e</sup> siècle, à cause de la grande quantité de matériel européen qu'on y a mis au jour. Cependant, cette interprétation a été revue depuis, à la lumière des nouvelles découvertes archéologiques.

rouge typiques de cette période équipés d'une anse en fer attachée à une bande de même métal faisant ceinture sur la panse du récipient ; des perles de verre ; des couteaux, des poignards et des épées en fer ; des haches, herminettes, ciseaux à calfater en fer et une lame de scie en métal cuivreux ; des pointes de flèches et de lances, des alènes et hameçon, tous en fer ; une peinture en fer et une poterie de Saintonge glaçurée verte. Ce riche matériel, surtout composé d'objets utilitaires en métal, fait état de l'intensité des relations que les Micmacs entretenaient avec les Européens et, puisqu'il s'agit de mobilier funéraire, de la valeur qu'ils attribuaient à ces objets.

L'association des Micmacs avec la navigation maritime, parfois sur de longues distances, est un fait bien connu<sup>17</sup>. Et plusieurs documents du début du XVII<sup>e</sup> siècle décrivent des Micmacs vêtus à l'européenne naviguant sur des chaloupes et des pinasses à voile équipées d'un ou plusieurs mâts dans les eaux côtières de la Nouvelle-Écosse et du golfe du Maine<sup>18</sup>. Whitehead pense que le vol par des Micmacs de la pinasse d'Étienne Bellanger, un Normand venu faire la traite des fourrures sur la côte est de la Nouvelle-Écosse en 1583, constituerait le premier document « sur l'habileté des Micmacs à manœuvrer les bateaux européens<sup>19</sup> ». Ceci reporte encore plus loin dans le temps, la possibilité de déplacements de navigateurs micmacs sur de longues distances le long de la côte de la Nouvelle-Angleterre où ils auraient échangé des marchandises acquises des Basques contre des fourrures et aussi des perles en coquillage<sup>20</sup>. Ce rôle d'intermédiaires joué par les Micmacs entre les Basques et les nations de langue algique des côtes de la Nouvelle-Écosse et de la Nouvelle-Angleterre ne doit pas trop nous surprendre car, dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les Micmacs, avaient déjà eu des contacts intensifs avec les Basques, si bien que la communication entre ces deux groupes se faisait à l'aide d'un jargon, mélange de mots basques et algonquiens.

La communication entre les Basques (et les premiers Français) et les Algonquiens se faisait au moyen d'un langage de troc qui était un mélange de basque et d'algonquien. Cette langue était utilisée du sud du Labrador à la Nouvelle-Angleterre et à un degré moindre sur les côtes du golfe Saint-Laurent, probablement avec des variantes locales. Quelque 40 mots et phrases qui ont été pris en note durant la

- 
17. À ce propos, voir le livre publié sous la direction de CHARLES A. MARTIJN, *Les Micmacs et la mer*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1986, 343 p.
  18. BRUCE J. BOURQUE ET RUTH H. WHITEHEAD, « Trade and Alliances in the Contact Period », dans *American Beginnings*, *op. cit.*, p. 136-140.
  19. RUTH HOLMES WHITEHEAD, « Navigation des Micmacs le long de la côte atlantique », dans CHARLES A. MARTIJN, DIR., *Les Micmacs et la mer*, Montréal, Recherches Amérindiennes au Québec, 1986, p. 229.
  20. BRUCE BOURQUE ET RUTH H. WHITEHEAD, *op. cit.*, p. 140-145.

période des premiers contacts par les missionnaires et les voyageurs comme ayant été prononcés par des Micmacs et des Montagnais sont sans aucun doute des mots et des phrases basques<sup>21</sup>.

Cet aspect linguistique s'accorde aussi très bien avec la quantité et la diversité des objets européens mis au jour dans les sépultures Micmacs de la période protohistorique en Nouvelle-Écosse.

Enfin, il existe une autre source possible de laquelle des objets basques auraient pu parvenir dans le golfe du Maine vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par d'autres intermédiaires de langue algique, les Etchemins ou Malécites. Ces derniers, sans doute à la faveur de la dispersion des Iroquoiens laurentiens, auraient pu avoir un accès direct par le réseau des rivières à cette portion du fleuve Saint-Laurent à l'embouchure du Saguenay où les Basques étaient déjà très actifs dans la traite des fourrures. Toutefois, les seules données documentaires que nous possédons à propos de ce lien datent toutes du début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>.

Au sud de l'actuelle Nouvelle-Angleterre, se développe au XVI<sup>e</sup> siècle une autre route de diffusion du matériel européen à partir de la côte atlantique vers l'intérieur. Elle emprunte une partie du réseau d'échange préhistorique par lequel transitaient le cuivre natif, les coquillages marins et les matériaux lithiques non locaux. Cet axe commercial emprunte la vallée de la rivière Susquehanna dont la remontée vers le nord mène en Iroquoisie. Nous en devons la définition à l'archéologue James W. Bradley qui l'a produite à partir de son étude des relations entre les Onontagués, membres de la confédération iroquoise des Cinq nations, et les Andastes (*Susquehannocks*)<sup>23</sup>. L'arrivée sur la côte atlantique de ces objets et matériaux européens a eu une influence profonde qui se reflète dans la culture matérielle des Onontagués (*Onondagas*), alors établis dans les hautes terres du réseau hydrographique qui se déverse dans le lac Ontario via le lac Oneida, et celle des Andastes qui à ce moment habitent le haut de la rivière Susquehanna qui coule vers l'océan.

Durant la première phase de cette période, que l'on peut qualifier de protohistorique, les Andastes ne sont qu'un nœud, un relais, dans un réseau d'échange fondé sur les coquillages marins, transformés en perles ou disques ou simplement percés ou non modifiés, quelques objets en pierre non locale et des objets européens en cuivre fondu, en alliage de cuivre, en fer et en verre. Si les perles de

21. PETER BAKKER, « A Basque Etymology for the Word Iroquois », *Man in the Northeast*, n° 40, p. 90. La traduction française de la citation est de Marcel Moussette.

22. BRUCE J. BOURQUE ET RUTH H. WHITEHEAD, *op. cit.*, p. 136.

23. James W. Bradley, *Evolution of the Onondaga Iroquois: Accommodating Change, 1500-1655*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, 252 p.

coquillage marin appartient à des espèces que l'on peut trouver sur la côte méridionale de l'Atlantique ou un peu plus vers le sud, à partir de la Caroline du Nord, l'origine du matériel européen semble bien en accord avec les sources historiques connues. D'abord, le matériel européen est majoritairement composé de menus objets non utilitaires, des parures en métal cuivreux qui épousent la forme de tubes, de disques, de spirales et de cercles pour servir de pendentifs, de colliers, de pendants d'oreilles ou de bracelets. En cela, ce genre d'assemblage archéologique est en accord avec les sources citées plus haut à propos du matériel de traite utilisé par les Normands. De plus, les analyses chimiques et métallographiques de deux catégories de ces objets, des spirales ou pendentifs et des cercles ou bracelets que l'on retrouve surtout en Iroquoisie durant la période protohistorique, ont démontré qu'ils avaient été fabriqués de tôle, possiblement par des Amérindiens, à partir de métal en feuille probablement découpé dans la paroi de marmites de cuivre et de laiton d'origine européenne. On aurait donc affaire ici à deux sources d'approvisionnement : l'une en cuivre rouge, sans doute reliée aux marmites faites de ce métal que les Basques ont échangées en quantité chez les Micmacs ; l'autre en laiton ou cuivre jaune, un alliage de cuivre et de zinc, métal qui semble avoir eu la préférence des traiteurs normands<sup>24</sup>. Bien que ne reposant que sur l'analyse détaillée de deux formes d'objets, les résultats de cette étude vont dans le même sens que les données historiques ; ils sont en accord avec ce que nous connaissons de la traite pratiquée par les Normands sur les côtes de la Norembègue et avec le rôle d'intermédiaires joué par les Micmacs dans leur association avec les Basques. De plus, ils expriment un peu plus clairement la jonction entre les réseaux européens et autochtones. En fait, pour revenir au réseau Andastes-Onontagués, la distribution des coquillages marins y révèle une forte corrélation avec celle du matériel européen, ce qui démontre que ces deux catégories d'objets ont suivi la même route. Aussi, c'est à ce moment qu'apparaissent des évidences de contacts entre les Onontagués et les Andastes. Elles se manifestent principalement par l'adoption à peu près tel quel par les Onontagués d'un type de poterie andaste (*Schultz Incised*) qui fait partie d'un assemblage archéologique dans lequel se trouvent des coquillages marins provenant de la côte

24. JAMES W. BRADLEY ET TERRY S. CHILDS, « Basque Earrings and Panther's Tails: The Forms of Cross-Cultural Contact in Sixteenth Century Iroquois », dans Robert Ehrenreich, éd., *Metals in Society: Theory Beyond Analysis*, Masca Research Papers in Science and Archaeology, n° 8, 2<sup>e</sup> partie, 1991, p. 7-17 ; au sujet de l'approvisionnement en cuivre rouge par les Basques et en laiton par les Normands, voir : LAURIER TURGEON, « Basque-Amerindian Trade in the Saint Lawrence During the Sixteenth Century: New Documents, New Perspectives », *Man in the Northeast*, n° 40, p. 86. Il faut admettre que cet échafaudage de faits, tout en constituant une bonne piste de recherche, est encore fragile et devra faire l'objet d'études encore plus approfondies.

atlantique et aussi des objets européens. Ceci démontre bien l'existence d'un réseau d'échange entre les Onontagués et les Andastes. À partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la dynamique des échanges va aller en s'accroissant, si bien que les Andastes vont abandonner le territoire qu'ils habitent dans la branche nord de la Susquehanna et vont descendre la rivière pour s'installer à 300 km plus au sud. Cette migration qui les amenait plus près de la mer permettait sans doute aux Andastes d'avoir un meilleur contrôle sur l'accès aux marchandises européennes, ou peut-être s'éloigner des Iroquois du nord devenus plus agressifs. Le fait que le schéma d'établissement andaste subisse un profond changement — on passe de petits hameaux non fortifiés à un unique grand village palissadé — témoigne bien de l'état de tension qui règne. À ce moment, le système d'échange est devenu tout à fait différent de ce qu'il était au début de la période protohistorique :

À la fin du [XVI<sup>e</sup>] siècle, l'allure du système d'échange était à peu près l'opposé de ce qu'il avait été un siècle auparavant. Au lieu de petites quantités de matériaux circulant de façon large dans des séries étendues de réseaux, de grandes quantités suivaient maintenant des routes de plus en plus spécifiques vers un nombre plus limité de destinations<sup>25</sup>.

Cette intensification des échanges et la présence accrue des Européens présageaient des changements encore plus profonds qui allaient se produire au siècle suivant avec l'établissement en permanence des Européens dans le Nord-Est de l'Amérique du Nord. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les Andastes devinrent de puissants interlocuteurs dans la traite des fourrures. Mais leur rivalité avec les Iroquois les conduisit dans un long conflit qui débuta en 1660 et provoqua leur dispersion en 1675<sup>26</sup>.

Maintenant, plus au nord chez les Onontagués, les données archéologiques démontrent que les changements culturels ne sont pas aussi profonds que chez les Andastes. On y trouve des objets européens venus du sud par la traite avec les Andastes. Mais en général ces objets, particulièrement ceux en métal cuivreux (la plupart des parures en forme de tubes, de disques, de cercles ou de spirales) et en verre (des perles de deux types seulement), pouvaient être associés par les Autochtones à des matériaux exotiques avec lesquels ils étaient déjà familiers, comme le cuivre natif, les coquillages marins et les cristaux<sup>27</sup>. Ces nouveaux matériaux et objets purent donc être intégrés à la culture onontaguée sans que l'on puisse y sentir un effet d'acculturation négative.

25. JAMES W. BRADLEY, *op. cit.*, p. 89. La traduction française de la citation est de Marcel Moussette.

26. GEORGE T. HUNT, *The Wars of the Iroquois: A Study of Intertribal Trade Relations*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1967, p. 131-144.

27. JAMES W. BRADLEY, *op. cit.*, p. 66-67.

D'autre part, la poterie onotaguée du XVI<sup>e</sup> siècle montre des influences externes (changements dans la forme et la hauteur du col de certains vases et augmentation de la variété et de la diversité des décorations ornant les récipients) qui sont reliées aux traditions céramiques des Hurons et des Iroquoïens laurentiens<sup>28</sup>. Ces influences nordiques se manifestent aussi à travers d'autres objets : des pipes à effigies qui présentent des caractéristiques propres à celles des Iroquoïens laurentiens ; du cuivre natif provenant vraisemblablement de la région des Grands Lacs ; une dague en ivoire de morse incisée probablement parvenue via la route laurentienne<sup>29</sup>. Comme pour les matériaux d'origine européenne, ces objets exogènes ne semblent pas avoir affecté la culture onotaguée en profondeur.

Selon Bradley<sup>30</sup>, les Onotagués et leurs voisins, les Iroquoïens laurentiens du comté de Jefferson, auraient eu des relations hostiles vers la fin de la période préhistorique. Cette situation est marquée archéologiquement par le fait que les deux communautés vivaient dans des villages fortifiés et que l'on trouve des ossements humains dans les déchets et, à l'occasion, des traits culturels iroquoïens laurentiens sur les sites onotagués. Ce n'est qu'au début de la période protohistorique, vers 1500, que l'on assiste, en même temps que l'arrivée du matériel européen, à une augmentation dramatique de la présence des traits culturels iroquoïens laurentiens mentionnés au paragraphe précédent. Vers la fin du siècle la présence de ces traits diminue et ils sont intégrés à la culture onotaguée. Ces changements sont interprétés par Bradley comme la venue d'un groupe significatif d'Iroquoïens laurentiens et leur intégration à la culture onotaguée. Réfugiés ou captifs ? La position de Bradley sur le sujet paraît ambiguë ; à un endroit de son texte, il parle de réfugiés iroquoïens laurentiens chez les Onotagués et à un autre d'hostilités entre les deux groupes, tout en optant en conclusion pour la contribution des Onotagués à la dispersion des Iroquoïens laurentiens. Cependant, le fait important est que cet afflux des Iroquoïens laurentiens chez les Onotagués correspond à leur dispersion des sites du comté de Jefferson, un événement certainement à relier à la dispersion de l'ensemble des Iroquoïens laurentiens dans la vallée du Saint-Laurent, quelque temps après la venue de Jacques Cartier jusqu'à Hochelaga.

Malgré cette intensification et cette diversification des échanges avec le nord et le sud, les Onotagués ont su intégrer les nouveaux traits culturels qui leur arrivaient et même en tirer profit comme la réutilisation des objets et des fragments

---

28. *Idem*, p. 64-69.

29. *Idem*, p. 54-64.

30. JAMES W. BRADLEY, *op. cit.*, p. 83-88.

de fer à laquelle ils se livraient<sup>31</sup>. À la fin de la période protohistorique, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les établissements onontagués avaient encore conservé, indice d'une certaine continuité, un patron semblable à celui qui prévalait durant la période préhistorique<sup>32</sup>. Cependant, malgré la forte intégration de la culture onontaguée, on peut affirmer que, de par son ouverture aux influences externes, elle n'était plus tout à fait la même à la fin qu'au début de la période protohistorique. Grâce à cette stabilité qu'ils avaient su garder, les Onontagués ont pu s'assurer d'une certaine continuité dans le changement. Si bien que l'arrivée des Iroquoïens laurentiens parmi eux, au lieu d'être un facteur de désintégration, donna lieu à un processus d'assimilation qui catalysa une redéfinition de l'identité onontaguée<sup>33</sup>. Il est vrai qu'à cette époque les Européens n'étaient pas encore établis à demeure dans le Nord-Est.

### Les axes de pénétration par le Saint-Laurent

L'archéologie des premiers contacts entre Européens et Amérindiens, dans la vallée du Saint-Laurent, se trouve dans une situation particulière, pour ne pas dire bizarre, puisque, malgré l'attestation incontestable des documents du XVI<sup>e</sup> siècle, les archéologues n'avaient encore pu rassembler, jusqu'à il y a un peu plus d'une dizaine d'années, des preuves matérielles solides de cette rencontre dans le territoire compris entre la façade atlantique et les Grands Lacs.

Les relations du XVI<sup>e</sup> siècle aussi bien que celle du XVII<sup>e</sup> attestent que les Européens rencontrèrent différents groupes amérindiens alors que l'établissement des premiers progressait d'est en ouest le long du Saint-Laurent, de l'Atlantique aux Grands Lacs. Au nord de ces derniers, pour les régions huronnes et neutre au moins, les travaux archéologiques des deux dernières décennies démontrent matériellement l'existence des « premiers contacts » documentés par les textes ethnohistoriques et complètent l'image qu'ils en livrent. Par contre, la région intermédiaire entre les Grands Lacs et la façade atlantique n'inclut, à ce jour, aucun site reconnu pour l'illustration de cette période<sup>34</sup>.

Cette espèce de trou béant dans la connaissance de cette période pourtant cruciale tant pour les Européens nouveaux venus que pour les Autochtones est sans doute due à deux ordres de facteurs, historiques et méthodologiques. En effet, il se peut

31. JAMES W. BRADLEY, *op. cit.*, p. 72.

32. *Idem*, p. 53.

33. *Idem*, p. 87.

34. JEAN-FRANÇOIS MOREAU ET ÉRIK LANGEVIN, « Premières manifestations européennes en pays amérindien : le cas de la frange méridionale du Subarctique oriental », *Recherches amérindiennes au Québec*, 22, 4, 1992, p. 37.

qu'au XVI<sup>e</sup> siècle les objets européens échangés aux Amérindiens le furent en quantité limitée ou que, passant d'un intermédiaire à l'autre, ils se soient retrouvés sur des sites d'utilisation plus loin à l'intérieur du continent. Aussi, il faut tenir compte de la disparition soudaine des Iroquoïens du Saint-Laurent dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle qui aurait pu contribuer à former une espèce de vide, un *no man's land* dans la vallée du Saint-Laurent. Enfin, au plan méthodologique, durant les années soixante-dix et quatre-vingt, il a existé chez les archéologues québécois une pratique courante qui consistait à séparer le matériel européen du matériel autochtone pour fin d'analyses par des spécialistes de la culture matérielle soit de la préhistoire, soit de la période historique, sans que les résultats acquis à la suite des deux expertises soient toujours reconsidérés en fonction les uns des autres.

Il est bien certain qu'un tel écartèlement méthodologique, lié aux facteurs historiques cités plus haut, pouvait occulter et même empêcher de reconnaître une période transitoire, entre la préhistoire et l'établissement des Européens, caractérisée par l'incorporation d'objets européens dans la culture matérielle autochtone, signes de changements culturels.

Toute cette question de vocabulaire devient jusqu'à un certain point secondaire lorsque la protohistoire et les premiers contacts sont considérés comme des étapes d'un même processus, celui des transformations culturelles engendrées par l'intrusion progressive du monde européen au sein du monde amérindien<sup>35</sup>.

Cette « intrusion progressive », qui allait donc s'accélérer dans le temps avec des contacts de plus en plus intensifs, signifie par conséquent la présence de plus en plus grande d'objets européens sur les sites, en particulier du matériel de traite, mais aussi la rétention de techniques traditionnelles, comme la fabrication de poterie ou d'outils en pierre, qui perdureront jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et même dans le XVIII<sup>e</sup><sup>36</sup>.

Selon Moreau, la circulation des objets européens se serait faite d'est en ouest en suivant deux axes différents<sup>37</sup>. Le premier était constitué de la grande voie navigable du Saint-Laurent qui permettait aux objets européens de se rendre jusque dans l'estuaire moyen et peut-être jusqu'à Montréal. Quand au second, beaucoup plus complexe, il était « formé des réseaux hydrographiques des trois

---

35. *Idem*, p. 39.

36. *Idem*, p. 44. Comme nous l'avons vu, Bradley avait déjà noté cette rétention chez les Ononagués.

37. JEAN-FRANÇOIS MOREAU, « Objets amérindiens et européens au Saguenay-Lac-Saint-Jean : la portée des transferts culturels en forêt boréale », dans MICHEL FORTIN, DIR., *L'archéologie et la rencontre de deux mondes*, Québec, Musée de la Civilisation, 1992, p. 105-110.

principaux affluents du Saint-Laurent, localisés sur la rive nord : d'ouest en est, ceux des rivières Outaouais, Saint-Maurice et Saguenay-Lac-Saint-Jean, dont la proximité des sources au sud-est de la baie James, en pleine forêt boréale, permet aisément de passer de l'un à l'autre<sup>38</sup>. Il s'agirait là de l'ancienne route commerciale du cuivre natif mise en place à la période Archaïque et dont l'utilisation se serait poursuivie jusque dans la période historique<sup>39</sup>. De ces deux voies de circulation, il semble bien d'après l'évidence archéologique, que l'axe du Saint-Laurent, à l'ouest de Montréal, était beaucoup moins utilisé que la route du nord<sup>40</sup>.

Maintenant, si nous considérons l'axe du Saint-Laurent à partir du détroit de Belle-Isle jusqu'à Montréal, les recherches archéologiques qui y ont été menées à ce jour soutiennent l'idée d'une circulation de biens européens dans cet axe. En effet, pour le XVI<sup>e</sup> siècle ou ce que Moreau et Langevin appellent « les premières manifestations européennes », on peut certainement parler d'un « effet basque ». C'est un fait connu qu'à la plupart des stations baleinières basques qui ont fait l'objet d'une fouille, sont associés des objets qui témoignent d'une présence amérindienne, donc de contacts. Qui plus est, on peut aussi établir des liens certains, et peut-être même une certaine contemporanéité, entre plusieurs de ces sites grâce à un type céramique qu'ils possèdent en commun. Ce sont des pots à cuire en terre cuite commune glaçurée verts à l'extérieur sur la panse desquels des bandes verticales décorées de petits losanges en relief sont appliqués. De tels récipients ont été mis au jour sur les sites de Red Bay et de Middle Bay, sur la Basse-Côte-Nord ainsi qu'à l'Anse à la Cave et l'Île aux Basques, près de l'embouchure du Saguenay. Or, sur le site EiBg-9 excavé sur la rive ouest de la rivière Blanc-Sablon, qui se jette dans le détroit de Belle-Isle à une cinquantaine de kilomètres de Red Bay, on a mis au jour les restes fragmentaires de trois de ces pots à cuire associés à un foyer central contenant, outre une grande quantité d'os calcinés témoins d'une occupation probablement béothuk, des clous forgés, deux clefs, un fil de cuivre, un nucléus et des éclats en silex de ballast, des fanons de baleine et des morceaux de tissus teints<sup>41</sup>. Aussi, sur un autre site de la rivière Blanc-Sablon, celui-là établi sur la rive actuelle du cours d'eau donc récent, Pintal a mis au jour un assemblage composé d'une riche culture matérielle amérindienne, des éclats et des outils lithiques, à laquelle s'ajoutent des artéfacts d'origine

38. *Idem*, p. 106.

39. BRUCE G. TRIGGER, *Natives and Newcomers*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986, p. 148; J.-F. MOREAU, *op. cit.*, p. 106.

40. BRUCE G. TRIGGER, *op. cit.*, p. 145.

41. JEAN-YVES PINTAL, *Aux frontières de la mer : La préhistoire de Blanc-Sablon*, Collection Patrimoines, Dossier 102, Québec, Ministère de la Culture et des Communications, 1998, p. 241.

européenne : des clous forgés, une perle de verre noire à facettes et un fragment de vase en terre cuite commune dont la composition chimique s'apparente aux céramiques de Domfront en Normandie<sup>42</sup>.

Pêcheurs normands, pêcheurs basques : nous avons sans doute là des indices de ces « premières manifestations » qui devaient conduire les Européens dans l'estuaire du Saint-Laurent, jusque vers l'embouchure du Saguenay. Mais la trajectoire suivie par les objets européens au XVI<sup>e</sup> siècle ne s'arrête pas à cet endroit.

Auger et Lalande ont mis au jour sur le site de l'anse à la Baleine, à l'île aux Basques, un vase iroquoïen du Sylvicole supérieur tardif caractéristique de la période 1550-1650, associé stratigraphiquement à un pot à cuire d'origine européenne du même type que ceux découverts par Pintal sur le site amérindien EiBg-9 à Blanc-Sablon<sup>43</sup>. De même, on a mis au jour plus en amont, sur le site du Rocher de la Chapelle (CgEo-2) à l'île aux Oies, quelques vases de types fabriqués par les Iroquoïens du Saint-Laurent eux aussi associés à du matériel européen : clous, retailles de cuivre, bandes de métal, chaudrons de fonte et de cuivre, mais surtout des tessons d'une terrine glaçurée verte, comme les contenants mis au jour sur les sites basques et à Blanc-Sablon, dont quelques-uns auraient servi à fabriquer des jetons circulaires glaçurés sur une de leurs deux faces<sup>44</sup>. On sait que de tels jetons, traditionnellement en os, étaient utilisés chez les Iroquoïens et les Algonquiens pour pratiquer une espèce de jeu de hasard analogue au jeu de dés européen. Par ailleurs, sur le site de Place Royale à Québec, on a identifié un ensemble de foyers sous lesquels on a découvert un assemblage de perles de verre qui pourrait dater d'un peu avant l'arrivée de Champlain sur les lieux en 1608. Et, parmi ces perles, William Fitzgerald en a identifié une (étirée ronde en forme de baril (ovale) ornée de stries en verre opaque vert et blanc) ordinairement reliée à la présence basque et datant du dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>. Enfin, toujours en remontant le fleuve, il faut signaler le site Dawson sur l'île de Montréal avec

42. *Idem*, p. 234-240.

43. RÉGINALD AUGER, WILLIAM FITZGERALD ET LAURIER TURGEON, *Île aux Basques 1991 : Fouilles archéologiques et reconnaissances*, Québec, Célat, Université Laval, 1992, p. 65, 69 ; DOMINIQUE LALANDE, *Fouilles archéologiques sur les sites historiques de l'Île-aux-Basques (DaEh-4 et DaEh-5)*, 1990, Québec, Célat, Université Laval, 1991, p. 21-23.

44. MARCEL MOUSSETTE, *Île aux Oies : Intervention archéologique de 1993*, Québec, Célat, Université Laval, 1994, p. 12-15 ; MARCEL MOUSSETTE, *Île aux Oies : Intervention archéologique de 1994*, Québec, Célat, Université Laval, 1995, p. 10-11.

45. NORMAN CLERMONT, CLAUDE CHAPDELAIN ET JACQUES GUIMONT, *L'occupation historique et préhistorique de Place-Royale*, Collection Patrimoines, Dossier 76, 1992, p. 336 et 422, fig. 36, no 17.

ses quelques artefacts européens associés à des contenants céramiques dont les types sont reliés aux Iroquoïens du Saint-Laurent<sup>46</sup>. Ce site découvert à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le géologue Dawson a fait l'objet de plusieurs publications et débats, sans que l'on ait pu établir de façon certaine l'association des objets européens à l'occupation du lieu par les Iroquoïens du Saint-Laurent.

Toujours au XVI<sup>e</sup> siècle, si nous nous portons maintenant au nord du lac Ontario, chez d'autres Iroquoïens, les Hurons et les Neutres, il est établi que, dans les assemblages d'avant 1580, le nombre d'objets européens qui ont pu se rendre si loin à l'intérieur des terres est peu élevé. Ramsden signale chez les Hurons de cette période la présence de seulement quelques types d'objets en métal : de petits cylindres faits de retailles de cuivre roulées et de rares objets en fer, des alènes et de petites haches<sup>47</sup>. Il en est de même pour Fitzgerald qui, pour la période 1500 à 1580 (ou pré-traite des fourrures), rapporte que, chez les Neutres, les objets européens se retrouvent en quantité négligeable : une seule perle de verre dans chacun des sites McPherson et Zap ; et une petite hache en fer dans l'ossuaire Sapher<sup>48</sup>. En fait, il est intéressant que ces assemblages d'objets européens associés à des sites neutres et hurons sont assez semblables à celui du site iroquoïen laurentien Dawson, à propos duquel on continue toujours à se poser de sérieuses questions, à savoir s'il s'agit bien d'un site protohistorique ou non.

Ce qui est quand même intrigant est qu'à la période protohistorique, il existe un vaste espace entre les Iroquoïens laurentiens de l'île de Montréal et les Hurons au nord du lac Ontario où l'on ne retrouve pas d'objets européens. Comment expliquer cet hiatus, puisque ce territoire est quand même occupé jusqu'à l'extrémité orientale du lac Ontario (le comté de Jefferson) par des villages d'Iroquoïens laurentiens ? Pour Bruce Trigger, cette absence s'expliquerait par le fait qu'au début et au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle le haut Saint-Laurent n'aurait pas été la

46. JAMES F. PENDERGAST ET BRUCE G. TRIGGER, *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1972 ; J. BRUCE JAMIESON, « The Archaeology of the St. Lawrence Iroquoians », dans C.J. Ellis et N. Ferris, éd., *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, Occasional Publication of the London Chapter, Ontario Archaeological Society, n° 5, London, 1990, p. 401.

47. PETER G. RAMSDEN, « The Hurons: Archaeology and Culture History », dans C.J. Ellis et N. Ferris, éd., *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, London, Occasional Publication of the London Chapter, Ontario Archaeological Society, n° 5, 1990, p. 373.

48. PAUL A. LENNOX ET WILLIAM R. FITZGERALD, « The Culture History and Archaeology of the Neutral Iroquoians », dans C.J. Ellis et N. Ferris, éd., *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, London, Occasional Publication of the London Chapter, Ontario Archaeological Society, n° 5, 1990, p. 429.

voie principale par laquelle les objets européens auraient transité<sup>49</sup>. Ce qui l'amène à penser que, étant donnée cette situation, les Hurons n'auraient eu aucune raison de s'attaquer aux Iroquoïens laurentiens parce qu'ils se trouvaient à contrôler le commerce avec les Européens et que la disparition des Iroquoïens laurentiens seraient plutôt due à une invasion par les Iroquois du sud du lac Ontario. À première vue, cette explication paraît très plausible, puisque les Hurons auraient très bien pu contourner les Iroquoïens laurentiens et obtenir des objets européens des Algonquiens, par la route du nord, l'ancienne route du cuivre natif, qui menait jusqu'à Tadoussac.

En fait, comme on peut le voir, l'existence de cet hiatus soulève toute la question de la disparition des Iroquoïens laurentiens dans la deuxième demie du XVI<sup>e</sup> siècle et des causes qui y ont mené. Pour arriver à l'expliquer, il ne suffit pas de constater l'existence de ce vide d'objets européens mais de tenter de voir comment il a pu se constituer en dressant, à partir des données archéologiques, un tableau général des relations entre les Hurons-Petuns et les Iroquoïens laurentiens pour ensuite établir des liens de causalité avec la disparition de ces derniers au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette démarche a été entreprise par James Pendergast<sup>50</sup>. Tout d'abord, Pendergast constate une augmentation graduelle de la quantité de céramique fabriquée par des potières iroquoïenne laurentienne sur les sites hurons après 1500, moment où elle ne dépasse pas 10 % des assemblages, jusqu'à la période après 1580 où elle fait 35 % de l'assemblage sur le site Trent et 16 % sur le site Dawn. Après 1580, les sites iroquoïens laurentiens à l'ouest de Montréal ne sont plus occupés et on peut penser, comme nous le disent les documents, que vers 1600 ceux de Montréal et de l'est de Montréal sont aussi abandonnés. Après 1615, des potières iroquoïennes laurentiennes continuent à fabriquer leur poterie caractéristique dans les sites hurons, mais à ce moment les Iroquoïens laurentiens sont disparus comme groupe distinct; les Hurons sont alors en guerre contre les Iroquois et le territoire de la Huronie est réduit à son minimum.

Cette présence des potières iroquoïennes laurentiennes sur les sites hurons — Pendergast en a compté 26 — peut être interprétée de deux façons: ou bien elles s'y étaient réfugiées pour différentes raisons — invasion par les Iroquois, épidémie initiée par les Européens, changements climatiques du Petit âge glaciaire —, ou bien elles y avaient été amenées de force par les Hurons, à la suite

49. BRUCE G. TRIGGER, *op. cit.*, p. 145-148.

50. JAMES F. PENDERGAST, « More on When and Why the St. Lawrence Iroquoians Disappeared », dans JAMES F. PENDERGAST ET CLAUDE CHAPDELAIN, ÉD., *Essays in Northeastern Archaeology*, 8, Dundas, Copetown Press, 1993, p. 9-47.

de raids perpétrés dans leurs villages du Saint-Laurent<sup>51</sup>. Ces deux alternatives ont d'abord été retenues par Peter Ramsden et Bruce Jamieson<sup>52</sup>. D'une part, la présence sur les sites hurons de poterie fabriquée par les femmes iroquoiennes laurentiennes combinée à l'absence de pipes fabriquées par les hommes pourrait être interprétée comme une attitude hostile de la part des Hurons, les femmes étant gardées comme captive et les hommes ayant été éliminés. Cette hypothèse serait renforcée par les trouvailles fréquentes d'ossements humains dans les villages des deux groupes. D'autre part, selon une deuxième hypothèse, les Iroquoiens laurentiens auraient été dispersés par les Iroquois et les potières seraient simplement des réfugiées qui se seraient mariées dans des familles huronnes.

De ces deux hypothèses, Pendergast a choisi la première<sup>53</sup>. Comme Ramsden, il voit dans l'absence des pipes à fumer que les hommes iroquoiens laurentiens ont été éliminés et que leurs femmes ont été gardées comme captives. Il y aurait donc là des signes d'une rencontre hostile entre les deux groupes, d'autant plus évidente que les restes d'hommes cannibalisés sur les sites Hurons se retrouvent en plus grand nombre que ceux des femmes. Le fait qu'à partir de 1450 les Iroquois consolident leur position dans des villages fortifiés séparés par des zones tampons indique qu'ils se protègent d'ennemis qui viennent de l'extérieur de leurs territoires<sup>54</sup>. Le même phénomène se passe chez les Hurons-Pétuns et chez les Iroquoiens laurentiens qui s'enferment dans des enclos palissadés<sup>55</sup>. Ce serait dans ce contexte de climat d'hostilité pan-iroquoïen qu'aurait été développée après 1450 la zone tampon entre les Iroquoiens laurentiens et les Hurons-Pétuns qui aurait connu son élargissement maximum après 1550, au moment de la migration des Hurons vers le nord, à la baie Georgienne.

Ce qui fait l'intérêt de la thèse de Pendergast, c'est que l'élimination des Iroquoiens laurentiens par les Hurons ne peut être attribuée entièrement au fait que ces derniers voulaient s'approprier le rôle d'intermédiaires auprès des Européens, puisque des traces de ce climat d'hostilité peuvent être identifiées bien avant la période protohistorique<sup>56</sup>. En fait, toujours selon Pendergast, pour mieux

---

51. *Idem*, p. 15.

52. PETER P. RAMSDEN, « A Society Transformed », *Rotunda*, 20, 4, 1988, p. 47-48 ; JAMES BRUCE JAMIESON, « The Archaeology of the St. Lawrence Iroquoians », dans C.J. ELLIS ET N. FERRIS, ÉD., *op. cit.*, p. 402-403.

53. JAMES F. PENDERGAST, *op. cit.*, p. 10.

54. *Idem*, p. 15.

55. *Idem*, p. 15-21 ; on pourrait aussi penser que ce serait la création de cette zone tampon qui aurait eu comme effet cet influx d'Iroquoiens laurentiens chez les Onontagués à la période protohistorique, comme l'a noté James W. Bradley.

56. *Idem*, p. 10-11.

comprendre le problème, il faut le considérer dans son acception la plus large et comprendre le rôle central que joue la guerre dans la culture iroquoïenne où elle est considérée comme un exercice nécessaire pour remplacer les morts de la communauté<sup>57</sup>. En fin de compte, l'appropriation par les Hurons du rôle d'intermédiaires auprès des Européens aux dépens de la disparition des Iroquoïens laurentiens représenterait une des dernières phases d'un climat endémique d'hostilité qui aurait débuté à la fin de la période préhistorique chez les Iroquoïens.

Cet événement majeur, la dispersion des Iroquoïens laurentiens vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, trouve sans doute sa raison, au-delà de l'hostilité des Hurons, dans deux autres événements reliés à leur rencontre avec les Européens : l'introduction de nouveaux microbes contre lesquels les Autochtones n'étaient pas immunisés et l'intensification du commerce des fourrures qui marquerait le début d'activités de traite organisées<sup>58</sup>. En ce qui concerne les épidémies, même s'il est impossible d'en faire la démonstration pour le XVI<sup>e</sup> siècle, on peut penser, d'après ce que nous en disent les documents historiques sur les effets catastrophiques qu'elles ont eues sur les Hurons dans le deuxième quart du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'elles auraient pu agir de façon semblable chez les Iroquoïens laurentiens qui avaient été en contact avec des Européens depuis au moins 1534. Quant à la traite des fourrures et son intensification, ce phénomène peut faire l'objet d'une démonstration archéologique sinon étanche du moins d'un grand degré de plausibilité :

Avec les données historiques et archivistiques indiquant que ce n'était pas avant le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle que des quantités substantielles de biens européens furent injectés dans les sociétés côtières autochtones et ultimement dans les réseaux d'échanges à l'intérieur des terres, une augmentation aussi soudaine devrait se manifester archéologiquement. On peut présumer que ce phénomène pourrait être reconnu à partir de séries de sites archéologiques se situant dans une séquence temporelle chevauchant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>59</sup>.

En fait, Durant la période qu'ils associent au début de la traite des fourrures (1580-1630), Lennox et Fitzgerald distinguent deux assemblages archéologiques successifs chez les Iroquois, les Neutres et les Hurons<sup>60</sup>. Le premier, qui va de 1580 à 1600, est caractérisé par un type de perles de verre noir et blanc recouvrant un noyau de céramique, des chaudrons de cuivre dont l'anse est accrochée

---

57. *Idem*, p. 22.

58. P. A. LENNONX ET W. R. FITZGERALD, *op. cit.*, p. 437.

59. WILLIAM R. FITZGERALD, « A Late Sixteenth Century European Trade Assemblage from Northeastern North America », dans D.R. HOOK ET A.R.M. GAIMSTER, éd., *The Scientific Study of Artefacts from Post-Medieval Europe and Beyond*, British Museum, Occasional Paper 109, Londres, British Museum, 1995, p. 32.

60. P. A. LENNONX ET W. R. FITZGERALD, *op. cit.*, p. 431.

à une bande de fer entourant la panse du récipient, de grosses têtes de haches en fer, des couteaux droits à longue lame de même que des bracelets, des anneaux et des pointes de projectiles découpées dans des fragments de chaudrons de cuivre. Pour sa part, le second assemblage, qui va de 1600 à 1630, comprend plusieurs types de perles de verre: des perles tubulaires blanches et bleues et plusieurs variétés de perles ovales, du type de celle mise au jour sur le site de Place Royale à Québec<sup>61</sup>. On y trouve encore des haches et des chaudrons, comme dans l'assemblage précédent. Mais, il s'agit d'objets de moins bonne qualité; les haches sont plus légères et utilisent moins de fer, tandis que les chaudrons, dont une quantité plus importante se trouve maintenant fabriquée en laiton, sont équipés d'oreilles repliées sur la paroi supérieur du récipient auxquelles s'accroche l'anse. Enfin, cet assemblage est complété par un plus grand nombre de variétés d'objets utilitaires, des louches en alliage de cuivre et un nouveau type de couteau fait d'une seule pièce avec un manche en fer plus épais. Fitzgerald voit dans les changements significatifs qui se montrent entre ces deux assemblages les traces d'un événement important qui pourrait être le départ des Basques, sans doute vers de nouveaux lieux de chasse à la baleine, et leur remplacement par les Français<sup>62</sup>.

Reste maintenant à parler de ce deuxième axe, celui du nord, qui permettait d'atteindre la région des Grands Lacs à partir du Saguenay. Cette route fut décrite dès 1535 à Jacques Cartier par les Amérindiens de Stadaconé:

Et avons entendu par le seigneur Donnacona Taignoagny Domagaya et autres que la ripviere davant dite et nommee la ripviere du Saguenay va jusques audict Saguenay qui est loing du commencement de plus d'une lune de chemin vers l'ouaist norouaist et que passé huict ou neuf journees elle n'est plus parfonde que p[our] bateaulx mayes que le droict et bon chemin et plus seur est par ledict fleuve jusques à Hochelaga à une ripviere qui descend dudict Saguenay et entre audict fleuve ce que avons veu et que de là sont une lune à y aller. Et nous ont fait entendre que audict lieu les gens sont vestuz et habillez de draps comme nous et y a force villes et peuples et bonne gens et qu'ilz ont grand quantité d'or et cuyvre rouge. Et que le tout de la terre depuis ladicte premiere ripviere jusquesaudit Hochelaga et Saguenay est une yslle laquelle est circuite et envyronnee de ripvieres et dudict fleuve et que passé ledict Saguenay va ladicte ripviere entrant en deulx ou troys grandz lacqs d'eau large puis que on trouve une mer douce de laquelle n'est mention avoir veu le bout ainsi qu'ilz ont ouy par ceulx du Saguenay car ilz nous ont dict n'y avoir esté.<sup>63</sup>

61. N. CLERMONT, C. CHAPDELAIN ET J. GUIMONT, *op. cit.*, p. 336 et 422.

62. WILLIAM R. FITZGERALD, *op. cit.*, p. 37.

63. MICHEL BIDEAUX, ÉD., *Jacques Cartier: Relations*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 168.

Cette description de ce mystérieux Saguenay avec son or a été vue par les historiens comme un leurre, une pure invention des Amérindiens pour amener les Français à commercer avec eux. N'empêche que ce récit comporte des éléments topographiques assez précis comme les rapides qui existent à l'endroit où le lac Saint-Jean se jette dans le Saguenay, le confluent que fait l'Outaouais avec le Saint-Laurent près d'Hochelaga, ou encore l'existence des Grands Lacs. On y parle d'or — mais cet élément du récit n'aurait-il pas pu être ajouté par Cartier pour justifier son expédition auprès du roi? — et aussi de cuivre, un métal bien connu des Amérindiens qu'ils exploitaient à l'état natif dans la région du lac Supérieur et commerçaient depuis des siècles. Aussi, le fait de concevoir comme une île toute cette région comprise entre la rivière Saguenay à l'est, l'Outaouais à l'Ouest, le Saint-Laurent au sud, et le chapelet de rivières entre le Saguenay et les Grands Lacs au nord, n'est pas issue d'une imagination débridée. En effet, il faut se mettre dans la peau de l'explorateur malouin peu au fait des voyages effectués par les Amérindiens à l'intérieur des terres à l'aide de leurs frères embarcations d'écorce qu'ils portaient d'un système hydrographique à l'autre. Ainsi, le fait que, de la rivière Saguenay on aurait pu se rendre jusqu'à la mer d'eau douce en canot aurait pu lui faire croire à l'existence d'un lien aquatique direct entre ces deux régions, faisant de cet immense territoire au nord du Saint-Laurent, entre l'Outaouais et le Saguenay, une espèce d'île bordée par des rivières et des lacs sur tous ses côtés.

Quoi qu'il en soit, l'archéologie de ce deuxième axe de pénétration vers le nord-ouest à l'intérieur du continent demeure encore peu développée. Et ce que nous en connaissons provient des recherches effectuées sous la gouverne de Jean-François Moreau de l'Université du Québec à Chicoutimi depuis une vingtaine d'années.

Si on s'en tient à la documentation écrite à propos de cette voie, ce ne serait qu'en 1647 « qu'un Européen, le jésuite Dequen, se rend au moins jusqu'à l'une de ses étapes principales, le lac Saint-Jean »<sup>64</sup>. Comme Cartier et même Champlain qui en connaissaient l'existence ne l'ont pas empruntée pour aller à la rencontre des Amérindiens plus à l'intérieur des terres, on peut penser qu'il n'y a pas eu de contacts directs entre ces derniers et les commerçants européens venus faire la traite des fourrures au XVI<sup>e</sup> siècle et dans la première demie du XVII<sup>e</sup>. Ce que l'on a appelé la période protohistorique aurait donc connu une durée d'un peu plus d'un siècle dans cette région. C'est-à-dire que, durant ce temps, les Amérindiens de l'intérieur auraient pu obtenir des biens européens à partir d'intermé-

---

64. JEAN-FRANÇOIS MOREAU, « Objets amérindiens et européens au Saguenay-Lac-Saint-Jean : la portée des transferts culturels en forêt boréale », dans : Michel Fortin, dir., *L'archéologie et la rencontre de deux mondes*, Québec, Musée de la Civilisation, 1992, p. 107.

diaires autochtones qui les auraient acquis d'Européens venus faire la traite à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay. Par la suite, ces objets européens auraient été acheminés par la route du nord, celle des lacs, des rivières et des portages, jusqu'au lac Huron et en Huronie.

Voyons maintenant jusqu'à quel point ce scénario peut être vérifié ou nuancé par l'archéologie. Parmi les nombreux sites fouillés dans le bassin hydrographique du Saguenay-Lac-Saint-Jean, le site amérindien DhFk-7 localisé à l'entrée du lac Chamouhouane, là où il se déverse dans la rivière Ashuapmouchouane, est sans doute celui dont le contenu se prête le mieux pour aborder cette problématique liée à la protohistoire. Découvert en 1985, ce site fut fouillé par Moreau et son équipe de 1987 à 1990<sup>65</sup>. On y a mis au jour une dizaine de petits foyers, sans doute les restes de campements temporaires établis à différents moments par des nomades de passage<sup>66</sup>. Les objets associés à ces occupations sont compris à l'intérieur de quatre catégories principales : le matériel lithique, la poterie amérindienne, les objets en alliage de cuivre et les perles de verre. Parmi les 5700 éclats et outils «de facture plutôt récente», 80 % sont fabriqués à partir de matériaux locaux, de la quartzite locale et de la quartzite de Mistassini, ce qui suggère une population bien enracinée dans son territoire<sup>67</sup>. Quant à la poterie amérindienne, six des sept vases mis au jour renvoient, par leur forme et leur style, aux Hurons de la baie Georgienne. Deux de ces vases hurons ne se retrouveraient que sur des sites du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette poterie témoignerait donc de l'existence de relations entre la Huronie et le site DhFk-7<sup>68</sup>. Les quelques objets en cuivre, principalement des retailles (5), une pointe à pédoncule et deux artéfacts dont l'identification est incertaine (aiguille et pendentif?) ont tous été découpés dans un chaudron en alliage de cuivre européen. Un tel usage du cuivre rapproche DhFk-7 davantage de la Huronie où, nous l'avons vu, ce genre de matériau fait partie des assemblages appartenant à cette période. Cependant, le fait que la pointe pédonculée en alliage de cuivre, du site DhFk-7 épouse la forme d'une pointe algique en pierre taillée, alors que les pointes huronnes découpées dans le même métal ont la forme d'un triangle isocèle, fait penser à Moreau que ces objets de cuivre auraient été fabriqués par des Amérindiens nomades de la forêt boréale, comme l'aurait été d'ailleurs le matériel lithique<sup>69</sup>. Quant aux perles de verre, en tout 91, elles se comparent à celles trouvées sur les sites Hurons de la première demie du

---

65. *Idem*, p. 110-112.

66. *Idem*, p. 115.

67. *Idem*, p. 117.

68. *Idem*, p. 118.

69. *Idem*, p. 119, 122.

XVII<sup>e</sup> siècle, et celles appartenant à la période 1600-1625 s'y retrouvent en majorité<sup>70</sup>.

L'intérêt de la recherche de Moreau est qu'en fin de compte elle montre, dans cet ensemble de campements temporaires occupés par des nomades algiques au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle à 250 kilomètres de l'embouchure du Saguenay, une double influence venant de deux directions opposées de l'ancienne route du cuivre qui faisait le trait d'union entre les Grands Lacs et la rivière Saguenay. D'un côté, venant du sud-ouest, les Hurons s'y manifestent par leur poterie. De l'autre côté, venant du sud-est, ce sont les objets européens apportés par les Basques et les Français dans la vallée du Saint-Laurent — les perles de verre ou les chaudrons d'alliage de cuivre. Malgré la forte cohésion culturelle démontrée par l'assemblage archéologique, la rétention d'une technologie lithique traditionnelle bien vivante et l'utilisation d'un nouveau matériau comme l'alliage de cuivre pour fabriquer une pointe pédonculée de forme semblable à celles en pierre, les chasseurs nomades sont déjà intégrés sans le savoir dans un immense réseau économique qui les relie à des hommes qu'ils n'ont pas encore vus, à un continent dont ils ne soupçonnent même pas l'existence.

## Conclusion

Le rapport entre les Amérindiens du Nord-Est et les Européens au XVI<sup>e</sup> siècle a surtout été marqué archéologiquement par ce que nous avons appelé « l'effet basque » et dans une certaine mesure, le commerce normand qui ont eu des répercussions jusqu'en Huronie et en Iroquoisie sous la forme d'une quantité relativement limitée d'objets échangés contre des fourrures. Avant 1580, les assemblages d'objets européens retrouvés sur les sites béothuks, iroquoïens laurentiens, onontagués, hurons et neutres, se limitent à quelques objets de fer et de cuivre et de rares perles de verre. De 1580 à 1600, les assemblages d'objets européens deviennent beaucoup plus riches et diversifiés en pays onontagué, huron et neutre, ce qui indique probablement, à partir de ce moment, une intensification de la traite des fourrures d'ailleurs corroborée par la documentation d'époque. C'est aussi à cette époque que se produit un événement d'une grande importance : la dispersion des Iroquoïens laurentiens qui occupaient tout le territoire entre la région de l'actuelle ville de Québec et le Haut-Saint-Laurent. Il paraît de plus en plus que cette destruction aurait été le fait des Hurons, dont les relations avec les Iroquoïens laurentiens étaient déjà hostiles depuis un certain temps ; les avantages espérés par le contrôle de la traite des fourrures, qui leur auraient été fournis par

---

70. *Idem*, p. 122-123.

un contact plus direct avec les Européens, les ayant poussés à cet acte extrême. Aussi, il ne faut pas négliger le rôle déstabilisant des maladies contractées par les Iroquoïens du Saint-Laurent en contact direct avec des microbes contre lesquels ils n'étaient pas immunisés. Mais cet aspect, qui prendra une dimension importante dans le deuxième quart du XVII<sup>e</sup> siècle, n'est pas démontré par des preuves de nature archéologique ou historique pour la période protohistorique.

Au-delà de la dimension économique de l'échange, on peut se demander quelle était la signification de ces matériaux et objets introduits par les Européens chez les Amérindiens du Nord-Est. Les archéologues s'entendent sur cette question : durant la période protohistorique, une proportion significative de ces matériaux et objets étaient souvent des parures à orner le corps et se retrouvaient souvent dans les sépultures, avec aussi des objets utilitaires comme des marmites de métal cuivreux et des couteaux de fer, le tout servant de mobilier funéraire pour accompagner le défunt dans l'Autre Monde. Ces pratiques, ajoutées au fait que ces objets étaient souvent fabriqués à partir de matériaux exogènes, le cuivre européen et le verre, a poussé les archéologues à leur attribuer une signification idéologique ; une espèce d'appropriation de matières et de choses nouvelles, venues d'un autre monde, qui se trouvaient à remplacer ou simplement accompagner des objets faits de matériaux locaux, en céramique, en pierre, en cuivre natif ou en coquillage marin. Le fait que ces parures ornaient le corps des Amérindiens durant leur vivant et accompagnaient leur dépouille après leur décès milite en faveur d'une telle interprétation. On peut penser que ces parures pouvaient prendre plusieurs sens durant la vie active des Amérindiens : un caractère ludique et esthétique lié au paraître ; un symbole de statut, puisqu'il n'était vraisemblablement pas donné à tout le monde d'en posséder ; une protection contre l'Autre, les maladies et tout ce qui pouvait arriver de mauvais, vu les vertus que l'on attribuait à ces matériaux, en particulier le cuivre. Toutefois, que reste-t-il de ces divers sens dans cette seconde vie qui, au-delà du décès, attend l'Amérindien ? On peut penser que c'est surtout la protection, donc le pouvoir conféré par ces objets, qui va le mieux servir le défunt dans sa nouvelle vie.

Est-ce que cet exercice ne serait, après tout, que pure et futile spéculation ? Il est vrai que l'on s'engage toujours sur un terrain glissant quand l'on aborde ce domaine vague et peu balisé de la signification profonde des objets mis au jour sur les sites archéologiques. Mais, il n'en reste pas moins que l'on observe chez les Onontagués, les Neutres, les Hurons et les nomades de la forêt boréale, dans le dernier temps de la période protohistorique, une augmentation massive des matériaux européens due à l'intensification de la traite des fourrures, sans que l'on ne décèle une quelconque désintégration de ces cultures. Ceci bien entendu, si on excepte la dispersion des Iroquoïens du Saint-Laurent, un acte agressif sans doute catalysé par les avantages nouveaux offerts par le troc avec les Européens.

Alors, comment expliquer cette relative stabilité, malgré l'impact certain qu'a dû avoir l'introduction des matériaux et objets européens au XVI<sup>e</sup> siècle? Peu de personnes ont poussé la réflexion dans ce sens<sup>71</sup>. En ce qui concerne la période protohistorique dans le Nord-Est, je pense que les recherches de James W. Bradley sur les Onontagués en sont le meilleur exemple. À la question « Quelle était le motif pour acquérir des biens européens », Bradley répond de la façon suivante :

La réponse, pour la formuler le plus succinctement, est que la réaction initiale des Iroquois aux Européens et à leurs matériaux n'était pas économique; elle était idéologique. La raison pour laquelle on recherchait des biens européens n'était pas pour des avantages matériels, mais pour obtenir leur « puissance »<sup>72</sup>.

Bradley voit dans cette recherche de puissance de la part des Iroquois, à travers l'acquisition accrue de biens européens, un phénomène analogue au culte du cargo<sup>73</sup>, du moins dans sa première phase, au moment où les Autochtones voient une correspondance entre la puissance qu'ils attribuent à ces étrangers venus d'un autre monde et la valeur en terme de pouvoir des biens qu'ils acquièrent d'eux en échange de simples peaux d'animaux. Sans nier la possibilité d'une telle analogie, il faut se rendre à l'évidence qu'elle n'est pas démontrable archéologiquement. De plus, durant la période protohistorique, les Onontagués montrent encore une stabilité trop grande, pour que l'on puisse y déceler des transformations majeures provoquées par l'acquisition de biens européens et l'état de crise qui en résulte généralement chez les sociétés où l'on a observé le phénomène du culte du cargo.

Cependant, outre l'augmentation du nombre d'objets européens, d'autres traces de cette recherche de protection et de puissance pourraient se révéler dans la culture matérielle liée aux contacts. C'est ainsi que Bradley interprète ces pendants d'oreilles en forme de spirale dont nous avons parlé plus haut et qui se trouvent partout en Iroquoisie durant la période protohistorique<sup>74</sup>. Ces parures, très probablement fabriquées par des intermédiaires autochtones à partir de tôle

71. On peut citer, entre autres des chercheurs comme James W. Bradley, William R. Fitzgerald et Jean-François Moreau dont les travaux ont largement servi à l'écriture de cet essai.

72. James W. Bradley, *Evolution of the Onondaga Iroquois*, p. 111.

73. Selon JOHN J. HONIGMANN, (*The World of Man*, New York, Harper and Brothers, 1959, p. 264-266), le culte du cargo développé en Mélanésie à l'époque récente a comme élément central la croyance par les Autochtones qu'une cargaison de biens européens, dont ils sont devenus très dépendants, leur sera livrée par avion ou bateau, sous forme de présents venant des ancêtres ou d'autres esprits. Il s'agit d'un mouvement nativiste qui se produit dans des sociétés en crise et qui tente de rompre avec les anciennes façons de faire pour se reproduire dans une nouvelle forme.

74. JAMES W. BRADLEY ET S. TERRY CHILDS, « Basque Earrings and Panther's Tails... ».

de cuivre ou de laiton obtenue des Basques et des Normands, auraient été en fait des amulettes possédant un grand pouvoir de protection contre les nouvelles maladies apparues après les premiers contacts. Bradley fait un lien entre la puissance de ces amulettes et le mythe algonquien de la grande panthère subaquatique, gardienne du cuivre natif des Grands Lacs, dont la queue était garnie de plaques de ce métal: «Ceux assez chanceux pour trouver ou posséder un morceau de cuivre de la queue de la panthère avaient une amulette d'un grand pouvoir de guérison»<sup>75</sup>.

Assez tardivement au XVII<sup>e</sup> siècle, dans la relation de 1666 et 1667 des jésuites, on trouve une référence non équivoque à la puissance que le cuivre natif des Grands Lacs possédait aux yeux des Amérindiens :

L'on trouve au fond de l'eau [lac Supérieur], des pièces de cuivre tout formé, de la pesanteur de dix et vingt livres; j'en ay veu plusieurs fois entre les mains des Sauvages, et comme ils sont superstitieux, ils les gardent comme autant de divinités ou comme des présents que les dieux qui sont au fond de l'eau leur ont faits, pour estre la cause de leur bonheur: C'est pour cela qu'ils conservent ces morceaux de cuivre enveloppés parmi les meubles les plus précieux; il y en a qui les gardent depuis plus de cinquante ans; d'autres les ont dans leurs familles de temps immémorial, et les chérissent comme des dieux domestiques.<sup>76</sup>

Ici, le caractère subaquatique de ce présent des dieux qu'est le cuivre est sans contredit à mettre en rapport avec le mythe de la Grande Panthère rapporté par Bradley.

Dans ce cas, les matériaux européens auraient agi en conjonction avec les matériaux locaux comme de puissants catalyseurs dans la recherche de la puissance et du pouvoir. Ceci expliquerait, l'attitude agressive développée envers leurs voisins par les Iroquois et aussi les Hurons, loin qu'ils étaient à l'intérieur des terres et obligés d'avoir recours à des intermédiaires pour accéder à des biens européens.

75. *Idem*, p. 16. Traduction de Marcel Moussette.

76. REUBEN GOLD THWAITES, éd., *The Jesuits Relations and Allied Documents*, New York, Pageant Book Company, 1950, t. 55, p. 237. Dans un article précédent, nous avons déjà avancé que cette valeur attribuée au cuivre par les Amérindiens aurait pu être un facteur important pour leur acceptation au XVII<sup>e</sup> siècle des médailles religieuses représentant Dieu et ses saints qui leur étaient données par les missionnaires, M. MOUSSETTE, «Les médailles religieuses, une forme de l'imagerie baroque en Nouvelle-France», *Les Cahiers des Dix*, 55, (2001), p. 327. Dans la perspective du présent essai, on peut penser que le lien fait entre la Grande Panthère et le cuivre d'origine européenne au XVII<sup>e</sup> siècle constituait un premier pas dans cette direction ou peut-être l'occasion d'un syncrétisme.

Un autre aspect important qui ressort de cet essai est que, mis bout à bout, ces réseaux d'échanges forment un immense quadrilatère de plus de deux millions de kilomètres carrés, soit 3,7 fois la superficie de la France. Si on pense que la pénétration du matériel européen dans le Nord-Est à partir du littoral atlantique s'est surtout faite en quantités plus importantes dans la deuxième demie du XVI<sup>e</sup> siècle — et on pourrait même dire dans le quatrième quart —, on doit en conclure, compte tenu de l'espace touché, que le phénomène a agi avec une rapidité étonnante. Ceci constitue un argument de force en faveur de l'hypothèse qu'à cette époque le Nord-Est de l'Amérique du Nord, loin d'être une région totalement sauvage où les empreintes des humains sont peu marquées, est habité et sillonné par des populations parfois très différentes au plan culturel, mais en constantes interrelations et ouvertes à la nouveauté.

À la fin de la période protohistorique, malgré une certaine stabilité de leurs systèmes culturels en contacts direct ou indirect avec les nouveaux venus basques, bretons et normands, il semble bien que les communautés autochtones, de plus en plus liées à l'économie-monde par l'expansion capitaliste dans l'espace atlantique et la traite des fourrures, aient déjà été l'objet de changements qui présagent les grands bouleversements qu'elles subiront au XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'établissement en permanence dans le Nord-Est des Français, des Hollandais et puis des Anglais.

Marcel Morissette